

—Manette, reprit-il avec une sorte d'exaltation, vous ne savez que devenir..."

—C'est vrai, fit elle tristement.

—Eh bien ! suivez-moi.

Elle le regarda avec surprise.

—Oui, continua-t-il, venez avec moi.

—Avec vous ?

—Je vous aiderai à oublier, vous m'aideriez à souffrir.

—Vous ne m'avez donc pas regardée, monsieur, Vous devriez voir que je ne suis bonne à rien.

—Manette, répliqua-t-il avec animation, comme vous avez regardé en moi, je vois en vous ! Si votre corps est faible, votre âme est vaillante ! Manette, partons ensemble.

—Où irons-nous, monsieur ?

—Bien loin, au delà des mers. Si éloigné qu'on soit, on est encore trop près des lieux où l'on a souffert.

—L'homme est fort, répliqua Manette, il peut aller partout.

Elle ajouta tristement :

—Je vous remercie, monsieur, mais je ne veux pas embarrasser votre existence de la mienne.

—Manette, écoute-moi : Il y a quelques mois, je quittai une première fois la France et m'embarquai pour les Grandes-Indes où j'étais appelé afin de recueillir, à Pondichéry, un petit héritage que m'avait laissé en mourant un oncle maternel. J'ai vu les Indes ; c'est un pays merveilleux, plein de lumière, où le climat est doux, l'air pur, où l'on ne respire que des parfums, où l'on trouve des solitudes immenses avec de frais ombrages, et où l'on peut oublier les ingratitude, les injustices et les méchancetés des hommes.

Aujourd'hui, la France n'est plus pour moi un sol hospitalier ; en partant, j'y avais laissé le bonheur ; au retour, je ne l'ai plus retrouvé... Vous venez donc de me faire comprendre que l'exil vaut mieux que la mort ; et maintenant, ce beau pays dont je viens de vous parler, m'attire vers lui.

—L'héritage de mon oncle se montait à vingt mille francs ; il m'en reste encore quinze mille ; c'est plus qu'il ne nous faut pour le voyage. Là-bas, à la grâce de Dieu ! Je suis médecin. Il y a sur tous les points du globe des souffrances physiques à soulager, des malades à guérir... Je travaillerai !...

—Manette partons ensemble, fuyons loin des méchants, allons chercher le repos au beau pays des palmiers, des fleurs, et du soleil ! Manette, mon cœur a besoin de se dévouer ; j'ai besoin d'aimer un être faible et malheureux !

—Hélas ! dit Manette, je n'ai rien pour être aimée !

—Vous êtes faible et malheureuse, répondit-il. Manette, venez, nous nous consolerons ensemble.

—Monsieur, reprit Manette, vous n'avez donc plus de mère, pas de femme, pas de sœur ?

—Enfant, répondit-il en se levant, j'ai une sœur que le malheur m'a donnée ; cette sœur, Manette, c'est vous !

—Ainsi s'écria-t-elle en se levant à son tour, vous voulez être mon frère ?

—Oui, Manette, s'il vous plaît d'être ma sœur !

Elle lui tendit sa petite main tremblante, et dit simplement :

—Mon frère, votre sœur est prête à vous suivre.

Et marchant l'un près de l'autre, se tenant par la main, lui grand, elle petite, le frère et la sœur s'en allèrent, tournant le dos à Marangue.

Et le soleil, qui disparaissait en ce moment à la cime des montagnes, leur envoya ses derniers rayons comme un regard de tendresse.

## XII

Elève de la Faculté de médecine de Paris, Élisée Grandier avait fait d'excellentes études et conquis tous ses grades à la suite d'examens très brillants.

Dans les hôpitaux et à l'école, sous les yeux de nos plus grands spécialistes, il étudia les diverses maladies qui atteignent l'humanité, se passionna pour la science anatomique et s'annonça comme devant être un jour aussi bon médecin qu'excellent chirurgien.

Il était le favori de ses professeurs qui disaient de lui :

—Grandier arrivera certainement à une haute

situation ; il sera un des membres renommés de la Faculté.

Travailleur infatigable, persuadé que dans la noble profession de médecin, on n'est jamais assez instruit, il suivit le cours de pharmacie, de botanique, de chimie, il devint également un botaniste et un chimiste distingué.

Il travailla ainsi, apprenant toujours, aussi longtemps que ses ressources pécuniaires le lui permirent. Le modeste héritage paternel ayant disparu, il comprit que le moment était venu de mettre en pratique une partie de ce qu'il avait appris, c'est-à-dire de se créer de nouvelles ressources en exerçant la profession de médecin.

Il s'installa dans un des quartiers populeux de Vaugirard, fit clouer à côté de la porte de sa maison une plaque de cuivre portant ces mots : *Docteur-médecin*, et se mit à la recherche d'une clientèle.

Le docteur Élisée Grandier avait alors vingt-sept ans.

Pour le médecin, comme pour l'avocat, se créer une clientèle n'est pas précisément une chose facile. Souvent on la cherche en vain pendant de longues années ; c'est un peu le merle blanc à trouver. On a ainsi le temps de vieillir sans atteindre la réputation, la fortune, ayant toujours devant soi la perspective de mourir pauvre.

Parmi les médecins et les avocats de Paris,—on les compte par centaines,—quelques uns seulement, les somnités, arrivent à la fortune et à la célébrité, une deuxième catégorie acquiert une modeste aisance, tous les autres vivent à peine.

Assurément, les médecins et les avocats sont tous instruits ; on ne confère pas le titre de docteur à des ignorants ; mais si une cure merveilleuse ne vient mettre le médecin en lumière, malgré ses talents, sa science, il reste dans l'ombre ; si une cause retentissante ne fournit pas à l'avocat l'occasion de faire remarquer son éloquence, on ne le connaît pas. Ceci prouve que la vie est semée de hasards et qu'il faut que l'homme, au moins une fois, en rencontre un qui soit heureux.

Le docteur Grandier cherchait une clientèle.

Il la commença avec de pauvres diables qui n'avaient pas le moyen de lui payer ses visites. Il les soignait pourtant de tout cœur, pour l'amour de l'art, de l'humanité aussi, bien sûr, et en vue de sa gloire future.

Un jour, il fut appelé près du lit d'une jeune fille, une ouvrière ; elle allait mourir, il la sauva.

Cette jeune fille était orpheline, elle avait vingt ans et était admirablement jolie. Le docteur Grandier s'intéressa vivement à sa belle convalescente, et comme il n'avait jamais aimé, il laissa entrer l'amour dans son cœur.

La jeune fille était pauvre, le docteur ne possédait que son titre, ils se marièrent.

Élisée s'était dit :

—Avec une femme charmante, que j'adore, je passerai gaiement à travers les difficultés du commencement.

De son côté, la jeune fille avait pensé :

—Être la femme d'un médecin, c'est superbe ; cela vaut mieux que de coudre des robes.

Mais au bout de quelque temps, quand elle vit que le bon docteur tout en se donnant beaucoup de mal, gagnait à peine de quoi les faire vivre tous les deux, et qu'elle ne pouvait s'offrir certaines toilettes rêvées, elle ne fut pas contente. Toutefois, elle ne le laissa point voir.

Au bout d'un an, elle mit au monde une petite fille. Élisée faillit devenir fou de joie. Il ne songea même pas que cette enfant allait être une nouvelle charge pour lui. Ah ! c'était une vaillante, une riche et noble nature ! Du reste, il ne s'était jamais découragé, il avait foi dans l'avenir. Il est vrai que la clientèle augmentait, mais si lentement...

La jeune mère n'ayant pas témoigné le désir de nourrir elle-même son enfant, le docteur chercha une nourrice, et la petite Virginie fut emmenée dans un village de Seine-et-Marne, près de Melun.

Huit mois environ après la naissance de Virginie, le docteur reçut une lettre d'un notaire de Pondichéry. Cette lettre lui annonçait en même temps qu'il venait de perdre un oncle qu'il n'avait jamais connu, et que par suite de ce décès, il était héritier d'une somme qui se monterait, tous frais prélevés, à une vingtaine de mille francs.

— Seulement, ajoutait le notaire, il est utile que

vous veniez vous-même recueillir la succession."

Nous devons dire que la satisfaction d'hériter l'emporta sur son chagrin d'avoir perdu le dernier parent qui lui restât. Les êtres humains sont tous sujets aux mêmes faiblesses. Mais il faut dire aussi que cette somme, qui lui tombait des nues, semblait prouver au jeune docteur que la mauvaise chance cessait de le poursuivre.

—Vingt mille francs, s'écria-t-il, pour moi, en ce moment, c'est la fortune !

Madame Grandier parut partager toutes les espérances de son mari ; mais tout bas elle se disait :

—Si c'était seulement deux cent mille francs !

Le docteur fit aussitôt ses préparatifs de départ, qui consistaient à rassembler ses papiers et à réunir, ce qui fut un problème à résoudre, l'argent nécessaire pour la traversée.

Il n'oublia pas d'aller embrasser sa fille. Il revint à Paris pour serrer une dernière fois sa jeune femme sur son cœur, et le soir même il partit pour Marseille, où un bâtiment en partance allait le transporter aux Indes.

Il arriva après une heureuse traversée ; il recueillit sans trop de difficultés la succession du défunt, et quatre mois après avoir quitté sa femme et Paris, il rentra dans la capitale française lesté de vingt mille francs en bonnes lettres de change.

Élisée jouit d'avance des joies et de embrassements du retour. Une lettre qu'il a écrite de Marseille a annoncé son retour. Il est attendu.

Une voiture publique le met à sa porte vers dix heures du soir. Il passe devant la loge sans rien dire aux concierges et, le cœur bondissant, il grimpe lestement l'escalier. Il sonne, personne ne vient ouvrir ; il frappe et sonne encore. A l'intérieur de l'appartement tout reste silencieux. Le docteur est étonné et légèrement inquiet.

Alors il descend les deux étages et se précipite comme une bombe dans la loge. Les concierges, de braves gens qui l'estiment et l'aiment, poussent des cris de joie. C'est très bien. Mais ce ne sont pas ces démonstrations, si sincères qu'elles soient, qui peuvent calmer les inquiétudes du docteur.

—Où donc est ma femme ? demanda-t-il

Cette question si simple embarrassait l'homme et la femme, ils ne peuvent cacher leur trouble.

—Mais répondez moi donc ! s'écria Élisée avec une impatience pleine d'anxiété.

Enfin le concierge répondit :

—Il y a huit jours que madame a quitté la maison, en nous disant que, sur un ordre de vous, elle partait pour vous rejoindre.

Un coup de poignard au cœur n'aurait pas frappé plus cruellement le docteur. Un nuage passa devant ses yeux, et il chancela comme s'il allait tomber. Ce ne fut qu'un moment de défaillance : il se raidit en lui-même et eut la force de cacher son atroce douleur. Le malheureux entrevoyait l'affreuse vérité ; mais il voulait douter encore. On ne voit jamais tout s'effondrer autour de soi sans chercher à échapper à l'engloutissement.

Avec un calme apparent, il interrogea les concierges. A leurs réponses hésitantes, il devina qu'ils lui cachaient quelque chose. Peut-être n'osaient-ils point parler, dans la crainte de lui causer une peine trop vive. Mais, à force de les presser de questions, il parvint à leur faire dire que, un mois environ après son départ, un homme de quarante à quarante-cinq ans, qui paraissait fort riche, était venu voir madame Grandier, d'abord une fois ou deux par semaine, et ensuite tous les jours.

Élisée ne put se contenir plus longtemps, il poussa un cri de douleur et de rage. Il avait compris. Cette fois, son effroyable malheur n'était plus douteux.

Sa femme, que n'avaient pu retenir le souvenir de son enfant, l'affection sincère et dévouée de son mari et la reconnaissance qu'elle lui devait, sa femme l'avait odieusement, lâchement trahi.

Sous ce coup terrible et inattendu, le docteur resta un instant immobile, sans voix, comme un corps pétrifié.

En lui mettant une lettre dans la main, le concierge le fit sortir de sa torpeur.

Cette lettre, arrivée la veille à Paris, était celle qu'il avait écrite à Marseille. Il la froissa dans ses mains fiévreuses et la mit en pièces avec une colère farouche.